N° 51 SAMEDI 6 AOUT 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
45 fr. pour l'année ;
23 fr. pour six mois ,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ENSEIGNEMENT DE LA SALLE TAITBOUT.

SÉANCE DU JEUDI 4 AOUT 1831.

MESSIEURS,

Pour un catholique, le fondement de la certitude est dans *la foi*. Un protestant se livre à l'*examen*, il demande à sa *raison* de l'éclairer sur ce qu'il doit croire. Pour nous, en même temps que *nous avons foi* dans l'avenir révélé par SAINT-SIMON, nous demandons aux faits accomplis, la *démonstration*, la *vérification* de nos désirs, et lorsque toute la puissance de *nos sympathies* appelle la réalisation de la pensée de SAINT-SIMON, lorsque toute la puissance de *notre raison* nous montre que nos sympathies ne nous égarent pas, nous disons que nous avons certitude, car nous avons mis en œuvre tous les moyens que nous avons pour *prédire*, et nous sommes *prophètes* à la manière des astronomes ; comme eux nous avons une loi et l'observation du passé. Dans la séance précédente, nous vous avons présenté le tableau d'un avenir que nous désirons ardemment, que nous appelons de tous nos vœux, nous allons vous montrer aujourd'hui que, sous un certain aspect, cet avenir est *comme* la conséquence directe des faits accomplis dans le passé ; vous verrez comment nous sommes à la fois des hommes *religieux* et des hommes *positifs*, vous verrez enfin si parmi ceux qui nous donnent les noms d'*utopistes* et de *rêveurs*, il en est dont les croyances religieuses ou politiques soient étayées sur des faits aussi nombreux, aussi importans, aussi bien liés.

Avant SAINT-SIMON, les philosophes ont prononcé le mot de perfectibilité humaine ; mais, aveuglés par leur haine pour le moyen âge, impuissans à comprendre ce qu'il y avait eu de régulier et de beau dans un édifice qu'ils venaient renverser, ils ont admis que l'humanité était déchue de sa grandeur *antique*. A leur insu ils sont restés catholiques, car ils ont dit : « L'humanité était » puissante et glorieuse, puis elle a subi le joug papal et

» s'est vue plongée dans les ténèbres de l'ignorance; » mais, vers la fin du seizième siècle, la philosophie vint » la racheter de cette faute, et, depuis cette époque de » salut, l'humanité est perfectible. »

Consultez tous les philosophes qui ont prononcé le mot de *perfectibilité*, Vico, Herder, Turgot, Voltaire, Condorcet, vous verrez que leur langage est le développement de la pensée que je viens d'énoncer en peu de mots.

Un petit nombre d'esprits élevés, parmi lesquels on peut ranger Lessing et madame de Staël, démêlèrent le caractère de leur époque sans pouvoir saisir la pensée nouvelle qui devait être donnée au monde, mais ils l'appelèrent de leurs vœux.

« Heureux, s'écrie madame de Staël (1), *si nous trou-* » *vions*, comme à l'époque de l'invasion des peuples du » nord, un système philosophique, un enthousiasme ver- » tueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la » religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les » vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir. »

Saint-Simon seul a prononcé que l'humanité avait SANS CESSE grandi de génération en génération en obéissant à une loi qui est celle d'un développement progressif sous le triple aspect moral, intellectuel et physique. Sans doute tous les membres de la famille humaine, qui jusqu'à ce jour a si peu ressemblé à une famille, n'ont pas marché d'un pas égal; la preuve c'est qu'en jetant aujourd'hui les yeux sur le globe nous y trouvons tous les étages de civilisation par lesquels l'avant-garde de la société a passé. Sans doute les progrès successifs ne se sont pas accomplis chez un peuple élu; la preuve, c'est que l'Inde, l'Egypte, la Grèce, l'Italie, et aujourd'hui l'Europe, ont été tour à tour comme la tête de l'humanité considérée comme un être collectif; mais en suivant le progrès chez ces peuples divers on n'a pas vu les fils moins grands que leurs pères, on les a seulement vus détrônés quand ils ont perdu la trace du progrès; leur sceptre a passé dans d'autres mains, et vous savez ce que deviennent les rois déchus: ils meurent de misère et de regrets quand ils ne périssent pas violemment.

Seul, Saint-Simon a débrouillé tout le chaos de l'histoire, il a sillonné d'un long trait de lumière les âges écoulés; je dois avant tout vous dire le partage qu'il a fait des *époques organiques* et des *époques critiques*, nous suivrons ensuite les progrès *continuement* accomplis dans la triple direction à travers ces époques diverses.

Les *époques organiques* ou *religieuses* sont celles où tous les faits de l'activité humaine sont classés, prévus, ordonnés par une théorie générale; alors l'action sociale est nettement définie, la société tend vers un but qu'elle veut atteindre, tous ses sentimens, toutes ses pensées, tous ses actes, sont harmonisés, combinés, pour l'accomplissement du grand œuvre qui anime la vie de tous et de chacun.

Les *époques critiques* ou *irréligieuses* sont celles où la théorie générale dont je viens de parler a cessé d'être en harmonie avec les besoins de la société; alors non-seulement elle n'est plus admise mais encore elle est l'objet de toutes les attaques. La société est sans but, sans lien; nulle pensée commune n'anime plus les membres qui la composent; les sentimens sont égoïstes, les pensées sont individuelles, nul acte n'a le caractère social, il y a anarchie, désordre.

Suivons ce point de vue dans une période historique étendue.

Quelques aventuriers s'établissent sur les bords du Tibre; deux hommes de génie, Romulus et Numa, organisent matériellement et spirituellement cette petite peuplade. Religieuse avant tout, ses dieux lui ont promis la conquête du monde, et la conquête du monde est sa pensée de tous les instans. Cité guerrière, elle n'a d'honneurs que pour le métier des armes et parmi les autres travaux elle ne fait grâce qu'à l'agriculture; le reste est voué au mépris. Comme toute société régulière, elle reconnaît une hiérarchie, et cette hiérarchie est forte, puissante, on sent qu'elle porte dans son sein les destinées du monde. Là l'intérêt particulier fléchit toujours devant l'intérêt général. L'amour de la patrie est la passion qui sait dominer toutes les discordes, qui sait vaincre l'amour paternel et même l'amour maternel.

A l'origine le patricien est tout; le plébéien n'est qu'un instrument; mais il peut grandir, car

An de Rome.	Av. J.-C.
En 346 il est appelé à la *questure* (1).....	406
Sur quatre questeurs, trois plébéiens sont nommés.	
En 355, au *tribunat* (2).....	397
Sur quatre tribuns militaires il y eut un plébéien.	
En 389 il s'élève au *consulat* (3).....	363
En 399 à la *dictature* (4).....	353
En 416 à la *censure* (5).....	336
En 418 à la *préture* (6).....	334
Et bientôt il va envahir même les fonctions sacerdotales; car	

(1) *De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, t. 1, p. 233. 1818, 3e édit.

(1) Rollin, t. 20, p. 152.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 193.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 377.
(4) *Ibid.*, t. 21, p. 35.
(5) *Ibid.*, *ibid*, p. 116.
(6) *Ibid.*, *ibid.*, p. 122.

An de Rome.	Av. J.-C.
En 452 des plébéiens devinrent *augures* (1)...	300
En 543 *grands curions* (2)..	209

C'était, vous le savez, le prêtre le plus élevé dans chaque curie.

A la faveur de ses institutions vigoureuses, on le voit surmonter tous les obstacles, accepter tous les sacrifices; mais c'est pour grandir peu à peu, c'est pour imposer successivement la civilisation à tout le monde connu. Cependant, l'humanité est progressive, et Rome, au terme de sa grandeur, touchait aussi au terme où l'humanité connaîtrait un autre moyen que la guerre pour civiliser les peuples. Le paganisme, qui est déjà depuis long-temps sapé dans la Grèce, commence aussi à recevoir de graves atteintes en Italie; et vers la dernière guerre punique (146 ans avant J.-C.), commence l'époque critique romaine. La classe la plus nombreuse se compose de plébéiens et d'esclaves; nous en avons bien vu quelques-uns, parmi les premiers, parvenir aux dignités de l'Etat; mais l'immense majorité est souffrante, et l'autorité du sénat ne la contient plus qu'avec peine. Les uns, par la bouche des Gracques (121 ans avant J.-C.), réclament l'amélioration de leur sort; les autres, sous la conduite de Spartacus, veulent (71 ans avant J.-C.), conquérir par les armes ce que l'éloquence n'a pu obtenir pour les plébéiens, et ils font trembler un instant les maîtres du monde. Plébéiens et esclaves ignoraient qu'une parole pacifique aurait seule puissance de guérir les maux qui les poussaient à la révolte; ils ignoraient que cette parole allait être bientôt prononcée, et ils ne voyaient pas autour d'eux, au milieu d'eux, les signes certains de la décadence du système qui les opprimait. La tête de la société, la noblesse romaine se détachait de la religion de ses pères; vous savez ce que Cicéron (mort 43 ans avant J.-C.) pensait des augures; vous savez aussi que les fonctions de vestales, réservées à la plus haute noblesse, si jalouse de ses priviléges, étaient délaissées à ce point, qu'en 756 (l'an 5 de l'ère chrétienne), il fallut ordonner que les filles d'affranchis pourraient être admises à ce sacerdoce; et pourtant il ne fallait que six vestales (3).

« La religion, a dit madame de Staël (4), n'est rien » si elle n'est tout. » Et en effet, dans tout le développement de l'humanité, là où vous voyez le système religieux ébranlé, les liens de la société se relâchent avec plus ou moins de rapidité. A Rome, on voit bientôt le *tribunat* dédaigné, la *censure* sans puissance, le titre de *citoyen romain*, dont la république était si jalouse, devenir l'objet d'un trafic au lieu d'être le prix du dévoûment. Déjà sous Claude, les plaisans disaient qu'ils se chargeraient de faire l'acquisition de ce titre pour un verre cassé (1).

Sans doute, dès Caton (mort 46 avant J.-C.), dès Cassius, quelques vieux sénateurs, tout pleins des souvenirs glorieux de la république, déploient la haute énergie d'une conviction profonde pour opposer une digue au torrent, et apparaissent comme les *ultras* de notre époque, rappelant sans cesse l'*ordre* et la grandeur passés; vains efforts, l'humanité a un progrès à accomplir, l'*ordre* de la république doit périr pour faire place à un *ordre* nouveau. Nous entrons dans l'époque des empereurs, c'est-à-dire dans toute la vigueur de l'époque critique. Rome a rempli sa mission, elle a démontré par la guerre la possibilité de l'unité de pouvoir et a préparé ainsi la venue du christianisme; sa mission est remplie, elle va se dissoudre, tout ce qu'elle respectait va tomber en poussière; des électeurs armés vont proclamer les chefs que l'ancien pouvoir devra subir. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, le tableau détaillé de ce long désordre, je laisse à vos esprits le soin de rassembler tous vos souvenirs; vous pouvez de vous-mêmes faire apparaître tous ces avocats, ces orateurs, ces philosophes, ces auteurs comiques, cyniques et satiriques, dont nous retrouverons les analogues à une époque plus rapprochée de nous; vous pouvez interroger votre mémoire pour rougir en présence des Fulvie, des Julie, des Messaline, des Faustine; se prostituant presque sur les degrés de la tribune aux harangues; les orgies de la régence nous présenteront le même tableau, moins hideux sans doute, car d'une époque critique à une autre époque critique le progrès se manifeste encore.

La société entière tendait donc à se dissoudre, le paganisme n'avait plus de *fidèles* que dans les derniers rangs de la société, la religion juive, épuisée après quinze siècles d'existence, était la proie des sectes pharisiennes, saducéennes, esséniennes; un nouveau lien devait être donné aux hommes, de nouvelles institutions devaient surgir, une nouvelle religion devait s'élever sur les débris de toutes les croyances qui n'excitaient plus que la risée, l'antipathie, ou l'indifférence.

Quel peuple verra naître le révélateur nouveau? C'est le peuple juif. Pourquoi lui? Parce qu'il croit à un seul Dieu. Quelle théorie nouvelle va créer une nouvelle époque organique? Le christianisme. Quel sera son but? Celui de toute grande évolution sociale, savoir: l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse. Va-t-il renverser César, seul arbitre des destinées humaines? Non, il va se contenter de partager sa puissance; au sabre, il opposera la crosse; à la guerre, la paix, à la violence, la douceur. Jésus vient de commencer sa mission, il a prêché

(1) Rollin, t. 21, p. 259.
(2) *Ibid.*, t. 24, p. 338.
(3) Crevier, *Histoire des Empereurs*, t. 1, p. 233.
(4) *De l'Allemagne*, t. 3. p. 258.

(1) Crevier, *Histoire des Empereurs*, t. 2, p. 156.

la fraternité humaine; en trois ans la tâche du révélateur est achevée, et pour renverser le colosse romain il transmet son héritage à douze pauvres pêcheurs. Voici l'apostolat qui commence.

Vous dirai-je, Messieurs, quelles furent les douleurs de l'initiation nouvelle, l'enthousiasme et le courage des hommes sur la tête desquels reposèrent pendant quelque temps les destinées du monde entier; vous savez comme nous, si, fiers de ce noble fardeau, ils le portèrent dignement et s'il fut un dévoûment qui leur coûta pour apprendre aux *maîtres* qu'ils étaient les égaux de leurs *esclaves*. Ce que vous connaissez moins peut-être, c'est l'aspect du moyen âge tel qu'il fut. Les philosophes nous le présentent comme une époque d'abrutissement et d'ignorance; ils disent dans leurs livres que cette époque fut *la honte de l'humanité;* presque tous, vous les avez crus sur parole; et cependant, si l'humanité avait rétrogradé, si nous étions exposés par conséquent à rétrograder encore, de quel droit viendrions nous aujourd'hui réclamer l'accomplissement de progrès nouveaux; s'il était vrai que nous ne dussions nous élever que pour retomber plus bas. S'il était vrai, comme l'a écrit Benjamin Constant, qu'une civilisation excessive énerve et dégrade l'espèce humaine (1), pourquoi donc serions-nous animés sans cesse du désir ardent d'améliorer notre position sociale, de nous civiliser enfin? Ah! c'est que toutes nos sympathies, tous nos raisonnemens, tous nos actes, donnent le plus éclatant démenti à ces jérémiades contre la civilisation, c'est que ceux qui s'y livrent ne voient pas qu'à aucune époque, pas plus au moyen âge qu'à aucune période antérieure, l'humanité n'a démenti sa loi. Voyez plutôt l'état dans lequel le christianisme a saisi la société, et dans quel état il l'a rendue lorsque sa mission a été remplie.

Les peuples les plus avancés du globe sont ceux qui ont passé par le catholicisme; toutes les populations étaient dévorées du besoin de la guerre, et aujourd'hui elles sont désireuses de la paix. Ce César si puissant, si redoutable, il a été dompté peu à peu au point de pouvoir être transformé en roi constitutionnel; la hiérarchie par droit naissance, la seule qui fût connue dans l'antiquité, s'est vue braver par une hiérarchie qui ne reconnaissait d'autre droit que celui du talent; l'antiquité ne connut que des pouvoirs guerriers, le catholicisme a soumis à son sceptre pacifique un empire plus grand que le grand empire romain; la guerre était l'unique occupation du citoyen des républiques antiques, au moyen âge les travailleurs pacifiques ont pu se réfugier dans les abbayes; c'était sur le marché aux esclaves que les patriciens allaient acheter des philosophes et des grammairiens; lorsqu'au moyen âge les philosophes et les grammairiens ont reparu, il n'y avait plus de marchés aux esclaves, du moins sur tous les points où la parole de Jésus avait été entendue.

S'interposant sans cesse entre les classes inférieures et la classe qui opprimait, tantôt, comme au commencement du onzième siècle, pour instituer *la trève du seigneur;* tantôt, comme au commencement du douzième siècle, pour préparer et réaliser l'*affranchissement des communes;* ici s'opposant à la polygamie qui voulait reparaître sur le trône et foudroyant de ses excommunications les rois qui tentaient de braver la sainteté du mariage; protégeant l'Occident contre les invasions de l'islamisme brutal, et n'ayant besoin que d'un tombeau pour embraser d'une sainte ardeur des millions de croisés manquant de tout; subordonnant sans cesse César et lui faisant reconnaître que sa couronne n'était légitime qu'à la condition d'être posée sur sa tête par les mains d'un pape qui le plus souvent sortait des derniers rangs de la société. Telle fut la tâche de l'Église militante, tel fut le but élevé que sut atteindre celle des deux sociétés du moyen âge qui pendant quinze siècles porta dans son sein l'élément du progrès. Tels sont les grands faits dont les descendans *directs* des plébéiens et des esclaves ont trop facilement perdu la mémoire.

Ce pouvoir fut-il sans reproche? méconnut-il sa mission au point de devenir violent, sanguinaire, lui qui avait prêché l'horreur du sang? Nous pouvons répondre: Oui, il partagea, quoique à un moindre degré, les désordres de la société militaire avec laquelle il était en contact, quant à ses violences. il avait cessé d'être à la tête de la société quand il les exerça; car sa mission était remplie, car, sous sa puissante influence, l'esclave était devenu serf, le serf était devenu prolétaire; dès lors la double organisation spirituelle et temporelle du moyen âge devait disparaître, et l'instant approchait où Luther donnerait le signal de la nouvelle époque critique dont nous voyons aujourd'hui la dernière période; mais citons les faits.

Les communes, avons-nous dit, avaient été affranchies au commencement du douzième siècle, et c'est en 1184, pour la première fois, que le concile de Vérone ordonne aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques, et de livrer au magistrat civil ceux qui seraient opiniâtres, afin qu'ils fussent punis corporellement.

En 1220; le pape Innocent III établit le tribunal de l'inquisition pour procéder contre les Albigeois. Vous savez que leur hérésie était la même que celle des manichéens.

En 1229, ce tribunal fut adopté par le comte de Toulouse, et confié aux dominicains, en 1233, par le pape Grégoire IX. Innocent IV l'établit dans toute l'Italie, excepté à Naples.

L'Espagne y fut entièrement soumise en 1448, sous le règne de Ferdinand et d Isabelle.

Mais l'orage qui allait fondre sur le moyen âge s'annonçait de toutes parts. Copernic allait naître en 1473,

(1) *De la Religion*, etc., t. 1, p. 236; et la note.

Luther en 1483 (1), et c'était vainement que le catholicisme faisait avec César une alliance monstrueuse, ils ne s'unissaient que pour périr ensemble.

Plus tard, en 1545, Paul III forma la congrégation de l'inquisition sous le nom de *saint-office*, et Sixte V la confirma en 1588.

En 1557, le Portugal l'adopta sous le roi Jean III, et sous la forme reçue en Espagne.

Vains efforts, disons-nous, car la voix de Luther s'est fait entendre. Nous aurons à vous dire plus tard, en vous donnant le développement religieux de l'humanité, quelle fut la raison profonde de ce grand mouvement; nous vous ferons toucher le germe de mort que le catholicisme portait dans son sein, nous vous montrerons *pourquoi* l'humanité devait connaître encore une fois les douleurs d'une *époque critique* ou *irréligieuse* avant d'être complétement émancipée; mais poursuivons le cours des événemens.

Il n'était plus donné au catholicisme de protéger la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; donc le catholicisme n'avait plus de mission civilisatrice: comme le paganisme, il devait devenir l'objet de toutes les attaques, et avec lui devaient crouler toutes les institutions dont il était la vie. A la suite de Luther, vous voyez, comme dans l'époque critique précédente, s'élancer dans l'arène des philosophes, des savans, des poètes, des avocats, c'est à qui mettra la main à l'œuvre pour saper les fondemens du colosse.

Phèdre et Lafontaine,
Térence et Molière,
Horace et Boileau,

Lucrèce et nos philosophes, ne vous apparaissent-ils pas comme des contemporains, Lucrèce! qui commence son livre en faisant en ces termes l'éloge d'Épicure :

« Pendant que le genre humain gémissait asservi honteusement sous le dur joug d'une religion impérieuse » qui se disait descendue du ciel, et qui faisait trembler » toute la terre, un mortel, né dans la Grèce, osa le » premier, d'un air hardi et intrépide, lever contre elle » l'étendard de la guerre, sans que l'autorité des dieux, » ni le ciel, avec le bruit effrayant de ses foudres, fussent » capables de l'arrêter. Tous ces objets, au contraire, ne » servirent qu'à animer son courage, et à le fortifier dans » le dessein qu'il avait de forcer les barrières de la nature, » ses mystères les plus secrets. »

Vous savez vers quel but ont été dirigées toutes les attaques: le catholicisme et la féodalité, tels étaient les deux grands ennemis qu'il s'agissait de renverser; la prose et les vers, la gravité scientifique et le badinage de la scène, rien n'a été épargné pendant le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle, pour saper les fondemens de la citadelle où s'était retranché l'ennemi à deux têtes, lorsque vint enfin l'explosion de 89. Un cri d'indignation se fit entendre, ce cri était l'expression de longues souffrances, et il fut terrible. On vit alors les opprimés exercer une vengeance furieuse; on raconte qu'une génération fut menacée d'être noyée dans le sang, et, qu'un demi-siècle après, l'esprit de beaucoup d'hommes témoins de cette grande catastrophe en était encore troublé. Tant de choses périrent qu'on put croire un instant que tout avait péri. Ce qui est certain, c'est que vos pères, transportés de haine et de colère, frappèrent, les yeux fermés, sur tout ce qui était, sans songer même à ce qui serait. Ils ne s'arrêtèrent que devant un monceau de débris, et saisis d'épouvante à la vue de leur œuvre, ils interrogèrent l'antiquité et le moyen âge pour leur demander le secret de l'ordre. Dans leur bouillante ardeur; en vingt-cinq années, ils ont recommencé tout le passé, république, assemblées, grand empire guerrier, tout a été essayé, tout a été brisé, comme pour démontrer l'impossibilité de revenir jamais à des institutions, qui furent grandes et salutaires en leur temps, mais qui étaient mortes dans la conscience des peuples.

C'est au milieu de cette tourmente que le nouveau révélateur vint s'interposer entre les prolétaires et les privilégiés de la naissance, comme Jésus était venu s'interposer entre les patriciens et les plébéiens. Saint-Simon a de son vaste regard embrassé tout le passé, et il a dit aux hommes :

« Votre loi est celle du progrès, vous avez traversé une série d'époques organiques et d'époques critiques, et dans le chaos de ces dernières vous avez pu croire que la Providence vous abandonnait, car vous avez nié Dieu toutes les fois que vous avez vu apparaître le désordre. Cependant vous avez constamment grandi en amour, en science en activité. »

A l'origine, tout homme est l'ennemi de son semblable, car il ne peut voir en lui qu'un concurrent pour la proie grossière qu'il poursuit à travers mille obstacles. Bientôt se forment des familles ou des castes, puis des peuplades; toujours en guerre, l'issue de chaque combat est un horrible repas, dans lequel les prisonniers deviennent la proie des vainqueurs. Peu à peu des sentimens moins sauvages se font jour. L'homme n'immole plus son prisonnier, il le conserve (*servare*), il en fait son esclave (*servus*), et la loi qu'il lui impose est de travailler sans relâche, sans pouvoir prétendre à la moindre part de son travail. Dans toute l'antiquité, dans cette époque que l'on vous vante avec tant d'emphase, nous trouvons quelques maîtres et une foule innombrable d'esclaves pour les servir.

(1) La croyance à la religion papale a été attaquée directement par Luther, et indirectement par Copernic.

Saint-Simon, *Opinions philolophiques*, p. 62.

Les Lacédémoniens étaient nourris par les ilotes.
Les Crétois, par les Périéciens.
Les Mégariens, par les Mariandyniens.
Les Thessaliens, par les Pénestes.

Il y avait à Athènes, du temps de Démétrius de Phalère, quatre cent mille esclaves pour nourrir vingt mille citoyens, Rome, à la fin de la république, comptait moitié moins de citoyens que d'esclaves; beaucoup de Romains en avaient plusieurs milliers; quelques riches particuliers en possédaient jusqu'à vingt mille.

Or, qu'est-ce donc qu'un esclave? . . . . . .

. . . . . .

Il me serait facile d'accumuler ici tout ce qu'il y avait de révoltant dans cette relation si dure du maître a l'esclave, qu'il me suffise de l'avoir signalée pour vous montrer maintenant l'amélioration lente et successive de cette classe proscrite.

L'influence de la doctrine de Jésus se fit sentir bien avant que cette doctrine fût établie. C'est l'an 43 de l'ère chrétienne que parut la première loi favorable aux esclaves, et chose remarquable, c'est à Claude qu'elle est due.

Il était très-ordinaire, dit l'historien, que les maîtres exposassent dans l'île d'Esculape leurs esclaves malades, pour s'épargner la peine et la dépense de leur traitement. Claude, qui allait chasser les chrétiens de Rome (an 48), Claude ordonna que si des esclaves ainsi exposés recouvraient la santé, ils deviendraient libres, et il ajouta que si les maîtres aimaient mieux les tuer que de les exposer, ils seraient poursuivis comme coupables d'homicide (1). L'an 61, sous Néron, la *loi Pétronia* (2) vint apporter quelques restrictions aux droits des maîtres sur la vie de leurs esclaves, elle leur défendait de les exposer aux bêtes, s'ils n'en avaient obtenu la permission du magistrat, qui ne devait l'accorder qu'en connaissance de cause, et pour crime dont la preuve lui eût été administrée.

Ce ne fut qu'au commencement du second siècle qu'Adrien restreignit la loi cruelle qui condamnait au supplice tous les esclaves d'un maître assassiné; et il statua que désormais la peine de mort ne s'étendrait qu'à ceux qui, attachés par leurs fonctions auprès de la personne de leur maître, auraient pu prévoir le danger, et lui donner du secours. Il fit plus : il priva les maîtres du pouvoir arbitraire de vie et de mort sur leurs esclaves; et il ordonna que dans les cas où ils les jugeraient dignes de mort, ils recourussent au magistrat, qui seul aurait le pouvoir de les condamner (3).

Ainsi diminuait peu à peu l'exploitation de l'homme par l'homme, ainsi s'adoucissait la relation du maître à l'esclave, qui devait bientôt se transformer dans la relation plus douce du seigneur au serf.

« Un serf n'est plus une chose; un serf est un homme, » et cet homme a cessé d'être la propriété directe d'un » maître. Il est attaché à la glèbe; il cultive pour autrui, » mais une partie de son travail est pour lui. Il est pro- » tégé par la loi civile; il l'est, et bien plus encore par » la loi religieuse, sa famille est sanctifiée comme celle » de son seigneur; il a le même Dieu, le même temple, » et reçoit les mêmes soins spirituels; son âme est égale- » ment précieuse aux yeux du Dieu catholique; elle l'est » même davantage; car le pauvre est l'élu de Dieu. Peu à » peu le servage s'affaiblit; le serf ne rend plus que la » *dixième* partie de son travail; il devient bientôt *pro-* » *létaire*, et c'est sous cette forme que nous a été trans- » mise l'exploitation de l'homme par l'homme, dont » nous annonçons la complète disparition, pour y sub- » stituer l'association. »

Nous montrons comment l'humanité a sans cesse abandonné les formes acerbes pour revêtir des formes plus douces. L'appareil des supplices barbares a disparu, même pour châtier les coupables; les haines nationales s'effacent de jour en jour, et les sympathies si vives que nous éprouvons pour les autres peuples, nous montrent que dans les relations générales, comme dans les relations individuelles, nous nous avançons vers l'association universelle.

Pour vous présenter le tableau complet du développement de l'humanité, il nous reste à vous montrer par quels états successifs la science a passé, et quelles faces diverses de la méthode ont été employées aux diverses époques. Il nous reste à vous montrer comment les travaux guerriers ont perdu peu à peu de leur importance pour faire place à l'industrie. Aujourd'hui j'ai dû vous initier seulement au développement moral et politique. Je viens de mettre dans vos mains le puissant instrument au moyen duquel nous vérifions toutes nos prévisions.

Proclamons-nous l'abolition de l'héritage et l'émancipation complète de la classe la plus nombreuse? nous montrons comment d'une part les priviléges de la naissance ont été sans cesse décroissans, et comment en même temps l'aristocratie du talent a sans cesse tendu à remplacer l'aristocratie du nom.

Proclamons-nous l'affranchissement de la femme, si subalternisée encore; nous faisons voir que cet état n'est que l'un des modes par lesquels s'est manifestée la force brutale, qui a successivement perdu de son intensité, et en même temps nous traçons la série de progrès qui a mérité à la femme de devenir *vraiment* l'égale de l'homme.

Il n'est pas une seule de nos pensées qui n'ait subi la

(1) Rollin, t. 41, p. 188 et 189.
(2) *Ibid.*, t. 42, p. 181.
(3) *Ibid.*, t. 46, p. 385.

double épreuve que je viens de vous présenter aujourd'hui, il n'en est pas une qui n'ait fait battre nos cœurs, et que votre raison n'ait scrupuleusement vérifiée sur toute la série du passé. C'est parce que nous avons satisfaction sous ce double aspect que nous croyons que ce n'est pas trop du sacrifice de notre vie entière pour entraîner l'humanité sur nos pas, pour lui apprendre à aimer ce que nous aimons tant nous-mêmes. Au reste, nous voyons nos idées s'emparer de ceux-là mêmes qui croient devoir se montrer hostiles à notre égard, nous le remarquons pour nous en féliciter. Dans un ouvrage que M. de Chateaubriand a publié il y a environ deux mois il se laisse entraîner à quelques diatribes contre nous, nous lui pardonnons d'autant plus volontiers ses attaques, qu'un peu plus loin il répète mot à mot ce que SAINT-SIMON prêche depuis si long-temps. Il dit : « Sous la féodalité, la servi- » tude germanique remplaça la servitude romaine. Le » servage prit la place de l'esclavage ; c'est le premier pas » de l'affranchissement de la race humaine, et, chose » étrange ! on le doit à la féodalité (1); le serf devenu vas- » sal ne fut plus qu'un soldat armé, et les armes délivrent ceux qui les portent. Du SERVAGE on a passé au » SALAIRE, et le SALAIRE SE MODIFIERA » ENCORE, parce qu'il n'est pas une entière liberté. »

Si nous demandions à M. de Chateaubriand :

« Comment comprenez-vous la transformation du » salaire? »

Il serait invinciblement conduit à répéter avec nous :

Il n'y aura plus de salaire, il n'y aura plus trace de l'exploitation de l'homme par l'homme lorsque dans un vaste système d'association :

Chacun sera rétribué selon sa capacité ;
Et chaque capacité selon ses œuvres.

CORRESPONDANCE.

Limoges.

CHER PÈRE,

J'ai fait mon premier progrès, j'ai parlé en public. Le sujet de mon enseignement était, je crois vous l'avoir dit, la décroissance de l'exploitation de l'homme par l'homme. Mon début a été beaucoup plus heureux que je n'avais osé l'espérer, et j'ai été, m'a-t-on dit, écouté avec attention et plaisir. Je ne vous envoie aucun extrait de mon discours, parce que s'il y avait quelque chose de bien, c'était plutôt l'ensemble que telle ou telle partie. Une autre raison se joint à celle que je viens de vous donner, c'est que ma lettre sera beaucoup mieux remplie par un extrait de l'allocution qu'à adressé Retouret au public après que j'ai eu parlé. Cette allocution a été prononcée avec tant de naturel et de chaleur que plusieurs personnes ont été émues jusqu'aux larmes. Voilà le commencement :

« Mon frère vous a signalé les termes du développement de l'humanité dans le passé, après qu'il vous a mis sous les yeux l'enchaînement, la succession, ou mieux, la filiation des temps et des choses, rattachant ainsi le présent au passé, les faits accomplis à ceux qui doivent s'accomplir nos traditions à nos espérances...., à mon tour je vous dirai un mot :

» Déjà une fois j'ai porté à votre oreille cet immense gémissement du peuple, cette grande voix plaintive, dont on peut dire que l'air est plein ; et vous avez tressailli aux accens si vrais d'une si désespérante douleur. Je vous ai aussi jeté en passant un mot de vos propres misères, et ce mot, « heureux du siècle, vous n'êtes pas heureux, » ce mot a retenti jusque dans les régions les plus profondes de vos cœurs.

« Pourtant il faut que je le dise, à la honte de ma faiblesse ou à la honte de votre dureté, qu'avez-vous gardé de mes paroles ? Vous en avez gardé ceci : « Le peuple souffre, et pourrait bien finir par se désespérer; » Oui, vous avez répété : « A quoi bon dire cela ? le peuple ne pourrait-il pas l'entendre, et ne faut-il pas que le peuple l'ignore? — Il ne faut pas que le peuple sache qu'il souffre, car il pourrait bien se désespérer. »

» En vérité, au nom du peuple, je vous remercie de votre sollicitude pour lui! Vous êtes là comme, auprès d'un père abusé, l'enfant prodigue et dissipateur ; repoussant avec amertume tous les conseils de la sagesse, toutes les prières, toutes les supplications, toutes les larmes de l'amitié, et tremblant qu'un mot échappé vers son père n'aille lui révéler tout à coup le fatal secret de sa ruine et de sa misère! Encore si, comme cet enfant coupable, vous aviez soin de faire silence autour de la victime que vous voulez abuser, si vous aviez la précaution de lui cacher, de lui dissimuler ce luxe, ces plaisirs,

(1) M. de Chateaubriand s'est laissé entraîner ici par son ancienne prédilection pour la féodalité. Il oublie que l'esclavage lui-même avait été un progrès.

cette oisiveté qui le dévorent! Mais non, vous prenez plaisir à lui étaler cette magnificence que vous vous faites de ses dépouilles; d'ailleurs vous ne pouvez prendre vos fêtes en secret, car vous avez besoin de lui, de ce peuple, pour draper le char de votre opulence; partout, partout vous l'appelez à la contemplation des joies que vous vous faites de sa peine; vous le faites participer à vos plaisirs par ses douleurs.

» Écoutez, je vais vous dire une chose à laquelle vous n'avez jamais pensé, une chose bien simple et qui va pourtant vous glacer d'effroi. Lorsqu'en vos jours solennels vous vous trouvez réunis à ces banquets splendides et délicats où le goût règne avec la richesse, où rien ne manque. Heureux convives! si tout à coup, au milieu de vos aimables causeries, de votre gaîté tour à tour douce et folle, alors que les vins pétillent et que l'esprit étincelle, alors que la raison commence à s'égarer et que le cœur s'épanche, si tout à coup on venait vous dire qu'il y a aussi ailleurs un repas de corps, mais un repas de corps étrange, savoir: que tous les prolétaires sont quelque part aussi réunis à un banquet; tous ayant apporté chacun à la table commune leur misère, leur morceau de pain noir et leur faim, et qu'ils sont là aussi eux, causant et devisant à haute et intelligible voix du temps, et des choses, et des hommes; eux aussi épanchant leurs cœurs. —Eh bien! heureux convives, vous pâlissez! Quoi donc? qu'y a-t-il donc? Maîtres et seigneurs, ce ne sont que vos esclaves et vos serviteurs qui s'amusent.

» Ou bien encore, au milieu de vos concerts enivrans, de vos danses prestigieuses, auxquelles il ne manque, pour être le délire du bonheur, qu'une chose: l'amour, l'amour social; si tout à coup à vos oreilles, pour ainsi dire murmurantes d'harmonie comme vos yeux sont éblouis et perdus d'images gracieuses, venait retentir du dehors un bizarre concert, une danse à la cadence grossière, danse et concert de prolétaires, se pâmant eux aussi, se tordant de douleur et de faim et secouant au loin avec des rires de damnés la poussière de leurs haillons; eh bien! jeunes filles, joyeux danseurs, vous pâlissez, vos pas se troublent et vos galans propos s'arrêtent sur vos lèvres; quoi donc? qu'y a-t-il donc? Maîtres et seigneurs ce ne sont que vos esclaves et vos serviteurs qui s'amusent!

» Et ne venez pas dire encore, si le peuple entendait! C'est vous, c'est vous qui devez entendre! Entendez donc, au nom de Dieu, entendez! Ah! je n'ai point besoin de vous faire un crime de vos plaisirs, de vos tristes plaisirs, car je sais aussi bien que vous ce qu'il en faut penser; je sais qu'en vérité ils méritent plus de pitié que d'envie, pour quiconque ne s'arrête pas à leur surface, mais sait en pénétrer le fond. Encore moins à vous, dont le cœur jeune et frais encore s'épanouit doucement à la vie et n'a pas encore été flétri au souffle empoisonné des vices et des passions du monde; encore moins à vous je veux reprocher vos innocentes joies, vos momens trop rares de naïve allégresse, oh! mais je veux que vous sachiez et que vous n'oubliez jamais, jeunes filles, qu'au moment où votre cœur bondit aux fanfares bruyantes de l'orchestre, au moment où vous souriez si doucement à vos mères qui admirent votre grâce et votre beauté, en ce moment, en ce moment même, il y a des milliers de jeunes filles qui périssent de misère, d'opprobre, de vices, de crimes; des mères, de pauvres mères qui ne peuvent que pleurer sur leur enfant qui a faim; elles pourtant belles et gracieuses comme vous et que pourriez appeller vos sœurs! Il y a des milliers d'hommes aussi qui périssent de toutes manières et entre qui peut-être votre cœur aurait choisi l'époux qui aurait fait votre gloire et votre bonheur! . .

. . . . . »

Retouret a parlé pendant environ trois quarts d'heure. Voici comment il a terminé:

« Mais si vous nous trouvez bien jeunes et bien faibles pour vous parler ainsi, souvenez-vous que la voix qui parle au nom de Dieu est toujours assez puissante, et qu'elle a toujours droit à être écoutée; si vous méprisez l'instrument de Dieu au moins ne méprisez pas Dieu lui-même. Ainsi que les conviés d'un puissant monarque ne rejettent pas son invitation, bien qu'elle leur soit apportée par le plus humble de ses serviteurs; venez, vous aussi, sans dédain, venez prendre la place qui vous est offerte, et soyez sûrs que si vous êtes nos supérieurs en rang et en mérite, nous aujourd'hui qui vous appelons, nous-mêmes en vérité nous serons vos serviteurs.

TH. BAC.